



CLASSIQUES  
GARNIER

JOMAND-BAUDRY (Régine), « Préface », *in* JOMAND-BAUDRY (Régine) (dir.),  
*Marivaux journaliste. Hommage à Michel Gilot*, p. 7-14

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13735-1.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13735-1.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2009. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## Préface

Il y a déjà dix ans que Michel Gilot nous a quittés. Par ce recueil d'articles consacré aux œuvres journalistiques de Marivaux, ceux qui l'ont connu comme ceux qui ne l'ont rencontré qu'à travers la lecture de ses livres et de ses articles, ont souhaité rendre hommage à sa mémoire, et témoigner de la permanence et de l'actualité de ses recherches.

Henri Coulet se rappelle avec émotion le collaborateur infatigable et l'ami. Jean Sgard a choisi de faire entendre sa voix, dans des extraits de lettres qui disent d'eux-mêmes le professeur attentif et disponible, le chercheur scrupuleux, enfin le collègue dévoué et l'homme qu'il a été. Alexis Lévrier témoigne de la reconnaissance qu'il doit à cet aîné qui ouvrit la voie aux recherches sur les *Spectateurs* et écrivit une thèse pionnière sur une partie alors méconnue ou négligée de l'œuvre de Marivaux. Au-delà de cette monumentale analyse qui montre combien la recherche par Marivaux d'une esthétique est inséparable d'un parcours humain et spirituel, c'est aussi et surtout l'édition des *Journaux et œuvres diverses*<sup>1</sup> aux éditions Garnier, qui contribua à faire connaître cet aspect de l'activité du grand dramaturge. En regroupant des textes auparavant dispersés et peu disponibles, cette édition savante fit apparaître entre eux des lignes de convergence et émerger des œuvres décidément remarquables, dont l'esthétique sophistiquée se réclame pourtant du naturel. Les *Journaux* n'ont rien perdu de leur séduction : on peut même dire qu'ils parlent directement à notre temps, et la résurgence actuelle de l'intérêt de la critique l'indique bien. C'est sans aucun doute cette édition, aussi définitive par la masse d'informations qu'elle fournit pour contextualiser son corpus que par la finesse des analyses qu'elle propose, qui a contribué à faire reconnaître les *Journaux* comme une œuvre majeure de Marivaux, au moins dans le genre narratif. Leur inscription au programme du concours de l'agrégation de lettres pour la session 2002 n'a pas peu contribué à renforcer ce mouvement. Elle a suscité nombre d'articles et d'ouvrages<sup>2</sup>. Plusieurs thèses récentes, exclusivement ou partiellement consacrées aux *Journaux*, portent témoignage de la fécondité de ce corpus, qu'elles s'attachent au texte d'un point de vue littéraire, psychanalytique, ou encore sous l'angle du journalisme<sup>3</sup>.

*Marivaux journaliste* : le titre que nous avons choisi pour ce recueil mérite un commentaire : s'il serait faux de compter Marivaux au nombre des professionnels de la presse, il convient de souligner qu'il ne s'est pas contenté d'être, à l'instar de nombre d'écrivains de son temps, un simple collaborateur occasionnel du *Mercury*. Suivant la

---

1 - En collaboration avec Frédéric Deloffre.

2 - On en trouvera les références dans la bibliographie jointe à ce recueil.

3 - Voir dans la bibliographie les références des thèses de Chih-Yun Lin (1995), de Chantal Nanini (1997) et d'Alexis Lévrier (2007).

voie ouverte par Steele et Addison, Marivaux n'a pas craint d'endosser la fonction, pourtant peu valorisée par ses contemporains, de rédacteur de feuilles volantes et *a priori* « jetables »<sup>4</sup> : il a créé et élaboré seul trois « journaux » qui ont tous été publiés selon un contrat périodique<sup>5</sup>. Et dans ce sens, il fait œuvre de journaliste. Mais il est évident que sa conception du journalisme n'a rien à voir avec celle des auteurs des journaux savants, et encore moins avec celle des auteurs de journaux politiques d'information. Avant même que néclate la querelle entre Camusat, partisan du journalisme savant cumulatif, et Van Effen, grand défenseur d'un journalisme moderne<sup>6</sup>, Marivaux a, dès la publication du *Spectateur* à partir de 1721, choisi son camp : il se place par anticipation du côté de Van Effen et du journalisme personnel, assumant d'emblée dans son écriture toutes les particularités que celui-ci comporte dès sa naissance avec le *Spectator* anglais : un support volatil et périodique, une forme brève et discontinue, une énonciation sur le mode du « je ». Dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces contraintes pouvaient sembler peu compatibles avec une création littéraire ambitieuse. Mais Marivaux fait régulièrement confiance au « petit », aux formes sans formes préétablies, aux espaces de liberté dans lesquels peut s'épanouir à loisir son écriture. Dès les articles du *Mercur*, son projet et sa manière sont perceptibles : l'analyse ici même par Annie Rivara de la *Lettre à une dame sur la perte d'un perroquet et des Pensées sur différents sujets* « comme des échantillons successifs et variés d'une littérature moderne expérimentale fondée sur l'exploration des extrêmes » en témoigne parfaitement. En matière de choix esthétiques, Franck Salaün l'a bien montré en interrogeant le rapport de l'écrivain aux normes, Marivaux adopte une posture constamment subversive<sup>7</sup>. S'il aborde le continent en plein développement et en pleine mutation du journalisme, c'est de biais, mais avec la certitude qu'il va trouver là matière à renouveau et à réinvention pour la création littéraire.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le journaliste était traditionnellement conçu comme un « rapporteur » ou un « relateur »<sup>8</sup>. Quels seront alors le rôle et la matière des figures fic-

4 - Seul *Le Cabinet du philosophe* semble avoir été conçu comme un tout, mais il a été distribué par feuilles. Marivaux n'a jamais renié ses articles du *Mercur* ni la paternité de ses « spectateurs » : après une publication anonyme, il a réuni ses deux premiers journaux dès 1728, dans une publication sous son nom, ce qui indique assez l'importance qu'il leur accordait.

5 - Même si, et l'on peut voir là un écart concerté par rapport à son modèle anglais, *Le Spectator*, cette contrainte est d'emblée traitée avec une désinvolture joueuse par ses différents relais narratifs.

6 - Voir l'article d'Alexis Lévrier, « Journaux savants contre "feuilles volantes" : les enjeux de la polémique entre Juste Van Effen et François Camusat », *Érudition et polémique dans les périodiques anciens*, actes de la journée d'étude du 20 mai 2005, Reims, Epure, 2007, p. 59-75.

7 - Voir l'introduction au recueil *Marivaux subversif ?*, par Franck Salaün, éd. Desjonquères, 2003, p. 13. On consultera également dans le même ouvrage, l'article de Robin Howells, « La subversion dans les formes », p. 34-45.

8 - Selon les définitions respectives de Bayle et de Seigneux de Correvon, citées dans l'article de Michel Gilot, Jean Sgard, Denise Koszul, Robert Grandroute, « Le journaliste masqué. Personnages et formes personnelles », *Le Journalisme d'Ancien Régime*, Presses Universitaires de Lyon, 1982, p. 301.

tives de « journalistes » mises en place par Marivaux et pour quel objectif ? Il ne s'agit pas pour le Spectateur, pour l'Indigent ou pour le Philosophe du cabinet de rendre compte de tous les domaines de l'actualité avec l'impartialité régulièrement déclarée dans les *AVIS aux lecteurs* des périodiques de l'époque. L'objectif que se fixent ces porteparole fictifs est de raconter et de traduire des moments de vie, qui témoignent de la singularité du rapport d'un être au monde qui l'entoure : dans chacun des journaux, c'est un « je » qui parle, une figure médiatrice vivante, fortement individualisée, mais cependant masquée derrière l'anonymat. Ce « je » est loin d'être un chasseur d'événements extraordinaires ou historiques qui seraient dignes d'être transmis et conservés dans la mémoire collective. Le tri entre les événements qui valent d'être rapportés et les autres se réalise selon le retentissement sur l'être intérieur de « ce qui arrive » par hasard. Ce qui donne leur valeur aux rencontres, aux lectures, aux spectacles, et qui les rend féconds pour la réflexion et intéressants à communiquer, c'est l'effet qu'ils produisent sur le rédacteur. La réflexion du « journaliste masqué » et son désir d'échanger ne pourront en effet s'exercer que sur ce qui le touche, l'émeut, l'indigne, le remplit de plaisir ou de déplaisir. Le ressort essentiel de son écriture est la sensibilité, qui fonctionne comme un filtre donnant aux faits leur puissance d'événements. Dans la mesure où les sujets abordés révèlent la subjectivité autant que ses réflexions, le journal s'ouvre (au moins fictivement) à la sphère privée. On est ainsi à mille lieues du journaliste froid, de celui qui prétend faire de l'objectivité sa ligne de conduite : c'est sans doute dans ce ton de journal intime, dans cette parole confiante s'adressant à un lecteur qui lui ressemble qu'il faut chercher une explication à l'impression de proximité donnée par ces œuvres et à l'écho qu'elles adressent à notre modernité. Mais loin de s'adonner à une mise en fiction gratuite, Marivaux poursuit à travers elle des buts ambitieux, qui, sans faire fi du plaisir partagé du rédacteur et du lecteur, sont ceux d'une littérature morale revisitée : c'est d'abord en moralistes que ses rédacteurs redéfinissent le rapport à l'autre, grâce à la notion fondamentale d'humanité.

Cette notion centrale de la morale marivaudienne, Catherine Volpilhac-Auger la reprend pour la réexaminer au plus près du texte, et dans toutes ses acceptions : l'humanité, y compris quand elle est saisie au sein de la diversité des nations, subsume les différences nationales, même si, comme le souligne Éloïse Lièvre, Marivaux reconnaît « que chaque nation [est] animée par un esprit qui lui est propre » ; à l'égard de cette notion d'humanité, les catégories sociales ne sauraient ni fonctionner comme un critère définitoire, ni introduire une véritable variété dans la conception marivaudienne : « l'homme », conformément à « l'idée de Justice naturelle », est d'abord un idéal que nous cherchons en autrui, c'est surtout « ce que nous voudrions être ». Il n'est pas étonnant dès lors que toutes les situations de rupture soient perçues comme privation, voire comme punition. L'attention à autrui, la sensibilité, l'aptitude à compatir définissent l'homme et reconstituent le « tissu de l'humanité », les « relations » humaines : elles permettent de retrouver « la qualité d'homme » dans « une personne qui n'a rien de commun » avec soi (Catherine Volpilhac-Auger). Mais comme le rappelle Nicolas Cavallès, dans sa réalité, l'homme est loin de cet idéal de perfection. Marivaux sait bien qu'il recèle inévitablement une part de monstruosité qui s'actualise notamment à travers la méchanceté. En pointant la méchanceté comme altérité, L'Indigent dénonce

la lucide et consciente cruauté du « faux raisonneur qui s'abrite derrière un système et croit faire le mal impunément », et l'accuse de vouloir ainsi « éviter la peine qu'il y a à être bon et vertueux ». C'est dire combien bonté ou méchanceté relèvent de choix personnels et combien est difficile le chemin de la vertu.

Si l'un des rôles du journaliste-moraliste consiste à observer l'humanité, quelle est alors la « relation entre l'observateur et son sujet » ? Pour Catherine Volpilhac qui voit là une particularité essentielle de Marivaux par rapport à nombre de ses prédécesseurs du siècle classique, cette relation est « d'inclusion » car considérer l'autre, c'est observer un semblable. Et lorsque le journaliste-moraliste adopte la posture moqueuse du rieur avant que le repentir ne vienne en faire un « philosophe », c'est parce que réagit en lui « l'infirmité humaine ». D'après Catherine Ramond, non seulement ce type de rire incontrôlable est disqualifié parce qu'il correspond à une faiblesse et à une cruauté coupables, heureusement fugitives, mais le comique de Marivaux en général est ambigu, car associé le plus souvent à un élément négatif ; en réalité, il est « dans le regard porté sur les choses » et non dans l'objet qui le provoque, et relève ainsi du « point d'optique » cher aux moralistes.

Puisque, comme l'écrit Christelle Bahier-Porte, « la matière du moraliste » [...] « se trouve [...] dans la vie même », « quels effets » les trois figures de journalistes « veulent-ils produire sur le lecteur ? ». Force est de constater qu'ils exercent diversement l'ambition morale. Le Spectateur exprime clairement son dessein de corriger et d'être utile par ses écrits, alors que L'Indigent met d'abord en avant le plaisir d'écrire et mentionne cette finalité « comme par inadvertance » ; le Philosophe du cabinet quant à lui, réfléchit à la bonne foi de son projet d'écrire « pour soi », contredit par le don de la cassette.

Du moraliste au philosophe, il n'y a qu'un pas : les rédacteurs se présentent souvent comme des philosophes, moins pour revendiquer un titre et s'inscrire dans une école que pour mettre à distance une tradition et exercer une autre manière de philosopher. Le discours des journaux est plutôt réfractaire à la philosophie conçue « comme une capacité d'abstraction » (Christelle Bahier-Porte) et aux philosophies héritées, comme l'indiquent les retournements et les mises à distance à l'œuvre dans le texte<sup>9</sup>. Certes, on peut reconnaître de nombreuses caractéristiques de l'épicurisme dans la manière de dire et de vivre le vin qu'adopte le camarade anonyme de L'Indigent, mais cette philosophie est loin d'être prônée comme un modèle à suivre (Régine Jomand-Baudry). Si philosophie il y a, elle est présentée comme une recherche, une adaptation permanente issue de la rencontre d'un tempérament et d'une existence : la philosophie des trois rédacteurs est d'abord d'ordre pratique, expérimentale, elle doit aider à vivre en harmonie avec soi-même dans le but de restaurer le lien social.

Mais le champ d'observation du journaliste ne se limite pas aux aspects directement perceptibles de l'homme et de la société ; il lui appartient en propre de travailler son regard, soit en l'affinant, soit en modifiant sa perspective, afin notamment de sonder l'au-delà du visible. Il se donne en effet pour mission de mettre en scène les « ar-

---

9 - Voir notamment la réécriture du *cogito* de Descartes par L'Indigent philosophe, le jeu avec la figure de Socrate et avec les figures de sages.

rière-pays du monde moral » comme l'explique Jean-François Perrin, cette « scène intérieure » qui échappe à « la conscience claire » et qui n'est perceptible que par « intuition » ou encore par sentiment, au sens malebranchien. Ces manifestations de l'impensé relèvent soit de l'action spontanée de la nature sur la sensibilité humaine qui travaille alors à notre insu, soit des mécanismes de l'esprit fin qui sont à l'œuvre dans la compréhension par exemple d'un trait dramatique : le sentiment est non seulement une source de savoir, mais il en permet l'explicitation et le déploiement. Marivaux en effet s'intéresse « à ce qui, des comportements et des pensées ordinaires, se produit en passivité active » (Jean-François Perrin) : situations d'insu, de dépossession inconsciente, pensées survenues comme par hasard auxquelles l'individu s'abandonne par occasion. Tout l'effort de l'auteur sera alors de trouver une langue pour traduire cet implicite, afin de le faire partager. Par là-même, Marivaux ouvre une voie dont Jean-François Perrin souligne le caractère novateur, la modernité et la dimension spécifiquement littéraire.

Derrière la « comédie du journalisme », c'est bien de littérature et d'esthétique littéraire qu'il s'agit. Les narrateurs fictifs sont autant de figures qui mettent en cause la définition admise de l'auteur. Marivaux revisite entièrement la conception de l'écriture littéraire et la fonction de l'écrivain. Refusant selon « un motif obsédant » le titre d'« auteur » qui désigne le laborieux et vaniteux écrivain de profession plus attaché à la forme prise par son livre qu'à la vérité qu'il contient (Catherine Gallouët), il dessine une image idéale de l'écrivain, que Caroline Vernisse s'attache à reconstruire à travers la posture modeste du journaliste : l'écrivain digne de ce nom n'est pas une figure autoritaire, celle d'un donneur de leçons ; il est au contraire proche de ses lecteurs, se présentant davantage comme un médiateur ou un ami qui n'hésite pas à déléguer sa parole ; éloigné de tout artifice et de toute affectation, il suit, en se mettant à l'écoute de ses propres émotions et de celles de ses semblables, sa propre nature et sa singularité d'esprit. C'est selon la formule de Michel Gilot, « un homme délicieusement humain »<sup>10</sup>.

Demeure alors la question des moyens dont l'écrivain se dote pour parvenir à ses fins. Comment comprendre cette revendication du style naturel, fondé sur les valeurs éthiques de modestie et de sincérité dont se réclame Marivaux par la voix de ses rédacteurs ? À propos du *Spectateur français*, Violaine Géraud considère avec méfiance l'artifice d'un discours prétendu sans apprêts et en dissèque les dessous : selon elle, ce style naturel, censé libéré de toute vanité, est en réalité fortement contraint ; il est le lieu d'un étonnant paradoxe : s'il prend l'allure de la conversation, il est illusion de liberté et fonctionne plutôt dans la contrainte de la conversation mondaine. De son côté, Sylvie Freyermuth évoque un discours très travaillé fondé sur l'« exploitation extrêmement fine du parallélisme et du chiasme ».

En s'appuyant sur le discours des *incipits* des trois journaux, Christelle Bahier-Porte place également son analyse sous le signe du paradoxe : Marivaux n'ignore rien des lieux communs de la rhétorique préfacielle comme celui du déni de l'auteur, il en use et s'en joue au contraire avec *maestria*, pour « imposer un protocole de lecture fondé sur

10 - Michel Gilot, *Les Journaux de Marivaux : itinéraire moral et accomplissement esthétique*, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1974, p. 289.

le soupçon et le déchiffrement ». Il ne s'agit plus alors d'une école de morale, mais bien d'une école de littérature, où l'auteur prend son lecteur en main pour lui apprendre à lire avec la perspicacité requise.

L'écriture des *journaux* est particulièrement complexe car on ne saurait prendre pour argent comptant les déclarations de ses rédacteurs, et parce qu'elle échappe à tout classement établi : Marivaux cultive avec une telle audace la variété, que toute tentative de classement de son œuvre dans des catégories est vouée à l'échec. Comme le souligne Annie Rivara, la *Lettre à une dame sur la perte d'un perroquet* relève d'une polygénéricité qui défie la description tandis que les *Pensées sur différents sujets* tiennent à la fois du traité et d'une forme de lyrisme. Sylvie Freyermuth constate également qu'il « est très malaisé de classer dans un genre défini » le *Spectateur* et parle à son propos de « récit à tiroirs » tant sont vertigineux les effets d'inclusion des discours les uns dans les autres, mais aussi de « conversation » et de « théâtre » pour évoquer sa « variété énonciative » et sa polyphonie. Pour circonscrire le moins mal possible l'écriture des *Journaux*, c'est encore le genre « très souple » de l'essai<sup>11</sup> auquel Olivier Leplâtre recourt, qui semble le plus opératoire. Ce genre précisément caractérisé par sa variété formelle et discursive, peut toutefois être défini par plusieurs traits : sa subjectivité, son rapport au réel qui repose une forme d'expérimentation donnant l'effet d'une pensée prise dans la gangue du vécu, sa dimension non-conclusive et non exhaustive, son aspect fragmentaire ennemi d'un ordre méthodique, sa diversité thématique et formelle. À condition de lui adjoindre le qualificatif de « fictionnel » et de ne pas négliger le statut de « carnets d'esquisses » des *journaux* (Olivier Leplâtre), notamment pour le roman, c'est bien le terme d'« essai » qui semble le mieux convenir à leur désignation.

Cette variété constitutive n'est cependant pas désordre, car les fragments fictionnels des *journaux* sont unis par des chaînes secrètes qui créent un réseau de correspondances entre les thèmes traités, leur écriture et la réflexion métalittéraire. Comme le remarque Jean-Paul Sermain dans son ouvrage intitulé *Journaux de Marivaux*, « l'ordre caché du texte [...] est analogique : il invite à éclairer une expérience ou un domaine par un autre, à relever ce qui les lie, à établir des liaisons métaphoriques ou allégoriques<sup>12</sup>. » Ainsi Éloïse Lièvre travaille-t-elle les notions d'« esprit national » et d'« esprit français », et « les mécanismes d'altération et d'aliénation » que « l'esprit national » fait subir à « la singularité individuelle » et à « l'esprit humain de chaque époque », à travers la traduction au sens propre et figuré. Le motif du jardin vient non seulement confirmer « l'esthétique du hasard et de l'irrégularité » mise en place par Marivaux, mais aussi souligner le paradoxe d'un périodique français visiblement plus proche d'une beauté horticole à l'anglaise que du parterre à la française. Dans *L'Indigent philosophe*, le vin est

11 - L'édition de 1728 est précédée d'un « Avis de l'imprimeur au lecteur », vraisemblablement dû à Marivaux, qui use du terme *essai* pour désigner *L'Indigent* : « On trouvera encore dans cette édition toutes les feuilles qui ont paru sous le titre de *L'Indigent philosophe* et qui sont aussi de l'auteur du *Spectateur* : il est vrai qu'il ne les avoua pas quand elles parurent, tant parce qu'il ne voulait leur donner aucune suite que parce qu'elles n'étaient qu'un essai de ce qu'on pouvait faire en écrivant au hasard tout ce qui viendrait à l'imagination ».

12 - Jean-Paul Sermain, *Journaux de Marivaux*, Atlande, 2001, p. 129

bien plus que le simple élément descriptif d'un décor ou le sujet d'une discussion ordinaire au cabaret : véritable motif obsédant, il est donné comme le régisseur de la parole de l'ivrogne et finalement comme la source d'une poétique de l'écriture burlesque (Régine Jomand-Baudry).

Michel Gilot écrivait que le Marivaux des *Journaux* est constamment animé par la « passion de la discussion esthétique »<sup>13</sup>. Catherine Gallouët rappelle que l'une des postures principales des narrateurs successifs des *Journaux* est la réflexivité, une réflexivité qui s'exerce à plusieurs niveaux. Non seulement ceux-ci ne cessent en effet de réfléchir aux moyens dont dispose l'écrivain pour « échapper à l'emprise des codes », à la « dimension mensongère des signes » afin de dire, et de « dire vrai », mais cette réflexivité touche aussi le rapport au monde, l'interprétation des scènes vues, la lecture des signes. Olivier Leplâtre voit dans la « rhapsodie » revendiquée par *L'Indigent philosophe*, un moyen de « définir exactement l'attitude textuelle des *Journaux* de Marivaux » : ce terme définit selon lui à la fois une forme singulière : « l'essai d'une écriture », une identité plurielle et indéterminée de l'écrivain-rhapsode qui garantit ainsi son « indépendance », et « une expérience » : celle d'« une relation difficile à une extériorité compliquée ». La rhapsodie et « ses coutures » invisibles se manifesteraient alors comme « l'élan d'une conscience [...] pour retisser le lien perdu », une conscience « qui désire une solution de vie inséparable d'une utopie littéraire ».

Pour définir la conception de la littérature selon les *journaux* de Marivaux, le dernier mot revient à Michel Gilot : « On ne peut faire qu'en se faisant, tel est pour Marivaux l'enseignement et la fonction de la littérature. À l'écrivain de transformer son lecteur en « philosophe », c'est-à-dire en libre créateur de son existence<sup>14</sup>. »

Régine JOMAND-BAUDRY  
Université Jean Moulin-Lyon 3

13 - Michel Gilot, *L'Esthétique de Marivaux*, Paris, SEDES, 1998, p. 8.

14 *Ibid.*, p. 139.

L'INDIGENT  
PHILOSOPHE,  
O U  
L'HOMME  
SANS SOUCI.

---

RECUEIL DE TOUT CE QUI  
a paru imprimé sous ce Titre.



A PARIS,  
Chez PIERRE PRAULT, à l'entrée du Quay  
de Gefvres, au Paradis.

---

M. DCC. XXVIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

Marivaux, *L'Indigent Philosophe, ou l'Homme sans souci*, Paris, Prault,  
1728

Cliché BM Lyon